



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

53 | 2013

François Russo, historien des techniques

François Russo et André Leroi-Gourhan : main et technique, quelles approches de l'artisanat et de l'artisan ?

Axel Rokvam



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1076>

DOI : 10.4000/sabix.1076

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2013

Pagination : 55-61

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Axel Rokvam, « François Russo et André Leroi-Gourhan : main et technique, quelles approches de l'artisanat et de l'artisan ? », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 53 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1076> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.1076>

© SABIX

FRANÇOIS RUSSO ET ANDRÉ LEROI-GOURHAN : MAIN ET TECHNIQUE, QUELLES APPROCHES DE L'ARTISANAT ET DE L'ARTISAN ?

Axel ROKVAM

Introduction

François Russo, dans son *Introduction à l'histoire des techniques*, n'aborde que timidement l'artisanat, l'artisan et les métiers, au profit notamment de la technique industrielle comme moteur de l'Histoire des Techniques. Pourtant, il les évoque et prétend les inclure dans ses nouveaux cadres. Nous verrons quelles sont les définitions qu'il leur donne et la place qu'il leur fait dans une discipline en mouvement. Nous tenterons de confronter ces apports aux réalités passées et actuelles des artisans. Nous verrons ainsi si sa discrétion à ce sujet est liée à un manque d'exhaustivité de sa théorie ou si elle prend sa source dans la définition même des termes du sujet, laissant à l'artisan un rôle mineur dans sa capacité à faire évoluer les techniques qu'il emploie. Nous nous demanderons ensuite si son homologue et contemporain André Leroi-Gourhan, qui questionne lui aussi la place de l'exécutant dans la transformation de la matière, porte un regard différent de celui de Russo sur l'artisanat, sur les métiers et sur l'artisan. Nous tenterons là de rapprocher ces deux approches, non pas pour y déceler leurs fragilités respectives, mais pour en mesurer la complémentarité et la capacité à expliquer les phénomènes que nous observons.

L'artisanat chez François Russo

En lisant son *Introduction à l'histoire des techniques*, nous avons le sentiment que François Russo construit son raisonnement sans tenir compte du régime pratique de la pensée opératoire selon l'analyse des fondements anthropologiques de cette pensée proposés par le professeur Garçon. Ce mode de pensée et de transmission privilégie un rapport symbolique de l'homme à l'objet par rapport à sa désignation rationnelle. La transmission se fait ici à l'oral. À l'inverse, le régime de la technique passe d'une transmission orale à une transmission écrite, dans le but de trouver une adéquation parfaite entre le mot, la chose et le dessin. Le vocabulaire symbolique devient vocabulaire technique et scientifique, les sens figurés sont remplacés par des sens propres. L'artisan devient un ingénieur, un acteur savant de la technique qui la transmet aux ouvriers. Notons sans s'y attarder davantage que le professeur Garçon parle aussi d'un régime technologique¹. Or les artisans sont les moteurs de la pensée pratique, puisqu'ils sont, dans notre dictionnaire Larousse, les « *personnes qui pratiquent un métier manuel selon des normes traditionnelles* ». Ainsi leur métier consiste-t-il en une série de gestes, la chaîne opératoire, dont la connaissance, la maîtrise, est acquise par la pratique même de l'art/de l'artisanat. Cette connaissance-là semble occultée par François Russo comme si les artisans n'avaient pas de pensée propre. Il énumère simplement des publications portant sur les métiers, qu'il ne prend pas la peine d'intégrer à ses propres concepts, excepté en édictant une histoire courte et très factuelle de l'apprentissage au sein des corporations et du compagnonnage² - en précisant que cela ne convenait qu'aux métiers traditionnels - avant de s'étaler longuement sur la naissance des académies sous Richelieu, qui deviendront les futures écoles d'ingénieurs et l'enseignement technique supérieur.

Cette exclusion du rôle joué par le savoir de la main s'opère dès la mise à l'écart des inventeurs dans la classification qu'il propose des acteurs de la technique : « *Quant aux inventeurs, s'ils n'apparaissent pas dans cette classification, c'est qu'ils ont appartenu à l'une et à l'autre de ces deux catégories*³ », soit les manuels et les ingénieurs. Il reconnaît lui-même dans les lignes qui précèdent que ce partage manque de nuances. Pourtant, les artisans, par leur maîtrise de la chaîne opératoire, se distinguent parfois comme inventeurs permanents dans leur artisanat, capables de le transformer pour le réadapter sans cesse aux contingences matérielles de leur temps (nouveaux outils, nouvelles matières). François Russo distingue, parmi les manuels, les manœuvres des travailleurs qualifiés, et, parmi les travailleurs qualifiés, les artisans des techniciens. On comprend ici que la théorie de Russo est très sectionnée, rubriquée, divisée en parties et en sous-parties.

¹ Ces concepts sont expliqués dans le livre d'Anne-François Garçon, *L'imaginaire et la pensée technique*, édité en 2012 chez Classiques Garnier.

² Russo, François, *Introduction à l'Histoire des Techniques*, Éditions Albert Blanchard, Paris, 1986, p. 244.

³ *Ibidem*, p. 240.

C'est donc cette dernière partie qui nous intéresse le plus : l'artisan est un « travailleur qualifié » mais il n'est pas un « technicien », il « offre cette spécificité d'être maître de son travail, de produire le plus souvent à l'unité et non pas en série, d'être peu ou même aucunement mécanisé, de travailler seul ou seulement avec quelques ouvriers ». Russo nous dit ensuite que son rôle s'amoindrit avec « le développement des manufactures, des grandes machines, et de la grande industrie. Mais, même de nos jours, les artisans sont encore nombreux⁴ ». Cette dernière contradiction entre un rôle qui se réduit et un secteur qui reste important en termes démographiques est laissée sans réponse. Il distingue ensuite le maître artisan de l'artisan ouvrier, mais cette distinction n'implique que des critères d'indépendance économique et de statut juridique, et jamais un savoir propre aux gestes des uns et des autres. Enfin, il s'épanche sur l'histoire des corporations comme structure typiquement médiévale d'organisation des métiers, sans parler davantage des connaissances et des méthodes qu'elles étaient censées protéger.

C'est dans sa partie sur les techniciens que nous comprenons le mieux le fond de la pensée de Russo, il est donc utile de la citer intégralement :

« Nous désignons ainsi un type de travailleurs qualifiés qui se rencontrent même dans l'Antiquité et au Moyen Âge, mais qui ne prendront vraiment d'importance qu'à partir de la Renaissance, puis au XVII^e siècle avec le développement des manufactures, et surtout à la fin du XVIII^e siècle avec l'essor de l'industrialisation. Le technicien est beaucoup plus libre que l'artisan. Et, à partir du XVIII^e siècle, sa compétence s'étend aux nouvelles techniques si nombreuses qui ont alors pris naissance et ont connu un si grand développement. Aussi cette compétence sera-t-elle moins traditionnelle et de niveau plus élevé que celle des travailleurs qualifiés du milieu artisanal. D'ailleurs, et c'est là une difficulté de la présente typologie, le technicien de niveau élevé devrait être souvent plutôt rangé dans la catégorie des ingénieurs dont nous allons maintenant parler⁵ ».

Puis il s'étend très longuement dans les pages qui suivent sur les ingénieurs, acteurs de la mécanisation, avec de nombreux exemples. Ainsi donc, dans ces quelques phrases dénuées d'explications et sans exemple, François Russo imagine une catégorie « de niveau plus élevé » que celle des artisans, qui prend sa place à partir de la Renaissance, donc avec l'apparition de l'imprimerie et du régime technique de la pensée opératoire en Occident. Il précise que cette catégorie pourrait parfois se fondre avec la catégorie des ingénieurs.

Cela trahit la pensée de Russo, qui sépare dans le temps et dans l'espace le régime pratique de la pensée opératoire du régime technique. L'artisanat, par exemple, est réduit à l'absence de mécanisation, ainsi perd-il sa place dans la présente théorie comme moteur potentiel de la transformation technique. Russo estime que la machine a beaucoup de choses à apporter à l'homme mais n'a pas de raisonnement inverse : il ne considère que ce dont la machine est capable et ce que l'homme ne pouvait pas faire, sans avoir au préalable montré en quoi l'homme a une forme de connaissance gestuelle irremplaçable. Il explique que la machine peut libérer l'homme de mouvements qui exigent beaucoup d'attention, améliorer les conditions d'exécution de certaines tâches humaines et produire des « effets mécaniques que l'homme est incapable d'assurer par lui-même⁶ ».

Lorsqu'il aborde la question du lien entre savoir et savoir-faire, on apprend aussi beaucoup sur la place que Russo donne à l'artisanat dans son manuel : « La transmission du savoir et du savoir-faire technique qui intéresse avant tout l'histoire des techniques est celle qui vise les techniciens – on parlera de vulgarisation⁷ », et un peu plus loin : « la distinction entre le savoir-faire et le savoir est certes fondamentale, mais elle est malaisée à préciser. Le savoir-faire offre en effet deux aspects. Il peut s'agir de l'exécution des gestes d'une opération technique [c'est exactement ce qui nous intéresse ici car il s'agit là des métiers de l'artisanat]; en ce cas la transmission du savoir-faire concerne surtout les « manuels » et, parmi ceux-ci, principalement les débutants, ceux qui s'initient à un métier – on parle alors d'apprentissage. À cet apprentissage du geste est associé, sans doute, un certain savoir; mais il s'est le plus souvent transmis dans le passé par la parole⁸ ».

⁴ *Ibidem*, p. 242.

⁵ *Ibidem*, p. 244.

⁶ *Ibidem*, p. 103.

⁷ *Ibidem*, p. 250.

⁸ *Ibidem*, p. 250.

Ici, Russo semble reconnaître qu'un savoir existe « sans doute » mais que sa transmission orale, du fait du « *niveau culturel des manuels, même qualifiés qui, pour le plus grand nombre, ne savaient ni lire ni écrire, ceci encore au XIX^e siècle* » et de « *l'enseignement qui par sa nature même, a toujours associé la parole à l'écrit⁹* », ajoutée à ses modes de fonctionnement qui renvoient au passé (le Moyen Âge est pour lui à l'apogée de la transmission orale des savoir-faire et des métiers), l'empêche d'approfondir sérieusement cette voie et la découverte de ce savoir de toute façon hypothétique.

Russo n'abordera donc que très rapidement cet immense chantier de l'histoire des techniques qu'est le savoir-faire manuel, gêné par l'absence de sources lisibles ou visibles. L'artisanat n'intéresse Russo que lorsqu'il se mécanise, et plus encore lorsqu'il n'est plus artisanat : autant nous sommes frappés par l'absence d'exemples simples associant un artisan à ses outils, autant nous avons plusieurs exemples de mécanisation de l'artisanat traditionnel, comme l'apparition de métiers mécaniques dans des ateliers de faible effectif dans le tissage à domicile au XIX^e siècle et la confection à domicile avec l'apparition des machines à coudre aux domiciles à la même époque¹⁰.

Pour autant, il aborde rapidement les différents types d'action sur la matière en précisant qu'il reprend la théorie d'André Leroi-Gourhan développée dans *Milieu et Technique* et dans *L'Homme et la matière* : il distingue donc la mise en forme par action mécanique sur la matière, par enlèvement de matière et par assemblage. Russo n'utilise pas davantage André Leroi-Gourhan pour comprendre l'artisanat.

André Leroi-Gourhan, une autre pensée de l'artisanat, une autre méthode

André Leroi-Gourhan est avant tout un ethnologue, et un ethnologue critique par rapport à sa discipline. Il fait état de la nécessité d'approfondir les connaissances en histoire des techniques pour avancer en ethnologie :

« L'ethnologie a continué d'attacher plus d'intérêt aux institutions qu'aux objets, plus d'intérêt aux objets qu'aux techniques qui les ont suscités. Au demeurant la technologie a trois aspects qui correspondent précisément aux penchants des ethnologues. Le premier est celui des techniques elles-mêmes, des procédés dont l'analyse requiert un temps et une formation qui font généralement défaut à l'ethnologue. (...) Le second aspect de la technologie vise moins la technique que ses instruments. Lorsqu'ils sont accompagnés d'une documentation suffisante, ce sont là des témoins infiniment précieux, qui permettront, dans une appréciable mesure, de reconstituer les techniques proprement dites. Dans le présent travail, les objets jouent un rôle très important mais subordonné à la matière première et aux moyens élémentaires mis en jeu pour la maîtriser. Le troisième aspect enfin est celui de la place des techniques dans la société. »

Un peu plus loin, il donne sa position et ajoute « *En ce qui concerne la technologie et par extension l'ethnologie, ma position est restée catégorique : il n'y a pas de coupure, sinon verbale, entre l'en deçà et l'au-delà de cette frontière mystérieuse du civilisé. La technologie, mot précis dans le vocabulaire industriel moderne, s'étend progressivement du poste de télévision au silex éclaté¹¹* ». André Leroi-Gourhan a une vision organique des liens entre technique matérielle de l'homme et son « milieu intérieur¹² », il y aurait une cohérence dans la création continue des œuvres humaines dans l'histoire, « *les outils s'enchaînent sur l'échelle du temps dans un ordre qui apparaît, en gros, comme à la fois logique et chronologique¹³* ». Les hommes se distinguent entre eux par leurs activités matérielles et le groupe ethnique n'est que le reflet visible du milieu intérieur des membres du groupe. Le milieu technique étant une partie particulièrement observable du milieu intérieur, on comprend pourquoi l'ethnologue y trouve de nombreuses réponses à ses questions qui portent sur l'homme.

⁹ *Ibidem*, p. 251.

¹⁰ *Ibidem*, p. 261.

¹¹ Leroi-Gourhan, André, *L'homme et la matière*, Albin Michel, Paris, 1971, pp. 313-316.

¹² « *Les valeurs de milieu extérieur et de milieu intérieur sont claires. Par le premier terme, on saisit d'abord tout ce qui matériellement entoure l'homme : milieu géologique, climatique, animal et végétal. Il faut étendre la définition aux témoins matériels et aux idées qui peuvent provenir d'autres groupes humains. Par le second terme, on saisit, non pas ce qui est propre à l'homme nu et naissant, mais à chaque moment du temps, dans une masse humaine circonscrite (le plus souvent incomplètement), ce qui constitue le capital intellectuel de cette masse, c'est-à-dire un bain extrêmement complexe de traditions mentales.* », « *Le fait matériel, observable, est déterminé par le jeu des milieux extérieur et intérieur* ». Leroi-Gourhan, André, *Milieu et Techniques*, Albin Michel, Paris, 1971, p. 333 puis p. 336.

¹³ Leroi-Gourhan, André, 1971, *op. cit.*, p. 24.

Cette théorie est sujette à deux écueils s'ils sont considérés de manière exclusive: un certain évolutionnisme et un déterminisme technique. Leroi-Gourhan distingue, concernant les visions évolutionnistes de l'homme, la technique des autres arts :

« Dans le domaine de la morale, des arts, de la société, on peut se demander s'il y a, chez l'Homme, progrès ou stabilité, ou plutôt une série de sursauts et de chutes qui se traduiraient par une élévation très lente du niveau général. Dans le domaine technique, le doute n'a jamais effleuré personne: l'Homme perfectionne ses outils avec une efficacité telle qu'il est maintenant, moralement, artistiquement et socialement dépassé par ses moyens d'action contre le milieu naturel et ce mouvement de progrès technique est si éclatant que, depuis des siècles, chaque groupe qui s'exalte dans ses outils se croit du même coup haussé dans tous les autres domaines¹⁴ ».

Quant à la part de déterminisme, il explique de façon édifiante en quoi elle ne doit pas être exclue, sans pour autant fonder sa théorie dessus :

« Le thon, l'ichtyosaure, la baleine et le bateau ne pouvaient pas avoir d'autre plan général que celui qu'impose la physique. Nous avons étendu ces constatations à l'Ethnologie et dégagé cette part importante du déterminisme technique: chaque outil, chaque arme, chaque objet en général, du panier à la maison, répond à un plan d'équilibre architectural dont les grandes lignes offrent prise aux lois de la géométrie ou de la mécanique rationnelle. Il y a donc tout un côté de la tendance technique qui tient à la construction de l'univers même¹⁵ ».

Ce qui apparaît concernant l'artisanat dans la théorie de Leroi-Gourhan, c'est qu'il ne le cite jamais, ce mot n'apparaît que peu souvent. Et ce, parce que précisément, comme paléanthropologue et ethnologue, il approche totalement son sujet du point de vue de l'artisanat, du geste, de l'homme et de son environnement. Il parle en réalité en permanence et exclusivement de ceux qu'on appelle aujourd'hui des artisans, qui sont le moteur de l'évolution des outils, à la lumière du milieu intérieur de la société dans laquelle ils se trouvent. Il a une théorie du groupe, des conséquences matérielles d'une intériorité collective; et ce collectif de personnes est en contact avec l'outil et il est en mesure de l'interroger sur sa forme, sa puissance et la façon de s'en servir.

C'est ce qu'il appelle le comportement opératoire de l'homme. Dans *Le Geste et la Parole*, Leroi-Gourhan défend l'idée que ce comportement conditionne fortement le progrès technique, l'opération physique sur la matière et la façon dont elle s'opère, se transmet et surtout se pense; elle est le moteur de l'évolution technique vers le progrès incroyable que nous observons dans l'histoire.

C'est un caractère propre à l'homme qu'il tient d'une faculté bien antérieure de « *symbolisation ou plus généralement cette propriété du cerveau humain qui est de conserver une distance entre le vécu et l'organisme qui lui sert de support*¹⁶ ». De là naît le problème du dialogue entre l'individu et la société, la prise de distance entre l'homme et le milieu intérieur et extérieur et, nous concernant, la séparation entre l'outil et la main, entre le mot et l'objet qu'il désigne. Ici André Leroi-Gourhan prête à l'artisan une véritable intelligence, et de toute éternité, depuis que l'homme existe puisque « *toute l'évolution humaine concourt à placer en dehors de l'homme ce qui, dans le reste du monde animal, répond à l'adaptation spécifique*¹⁷ ». L'homme, donc l'artisan, se libère véritablement de l'outil pour le perfectionner en permanence, comme pour son corps dont il cherche à optimiser l'efficacité, c'est là le moteur de l'évolution technique. Cette libération de l'outil, à l'image de la « *libération du verbe, propriété unique de l'homme: placer sa mémoire en dehors de lui-même, dans l'organisme social* », dégage la main de la motricité. Il donne comme exemple le moteur animal, lorsque l'homme devient « *tortue lorsqu'il se retire sous un toit, crabe lorsqu'il prolonge sa main par une pince, cheval quand il devient cavalier, il redevient chaque fois disponible, sa mémoire transportée dans les livres, sa force multipliée dans le bœuf, son poing amélioré dans le marteau*¹⁸ ».

¹⁴ Leroi-Gourhan, André, *Milieu et Techniques*, Albin Michel, Paris, 1971, p. 304.

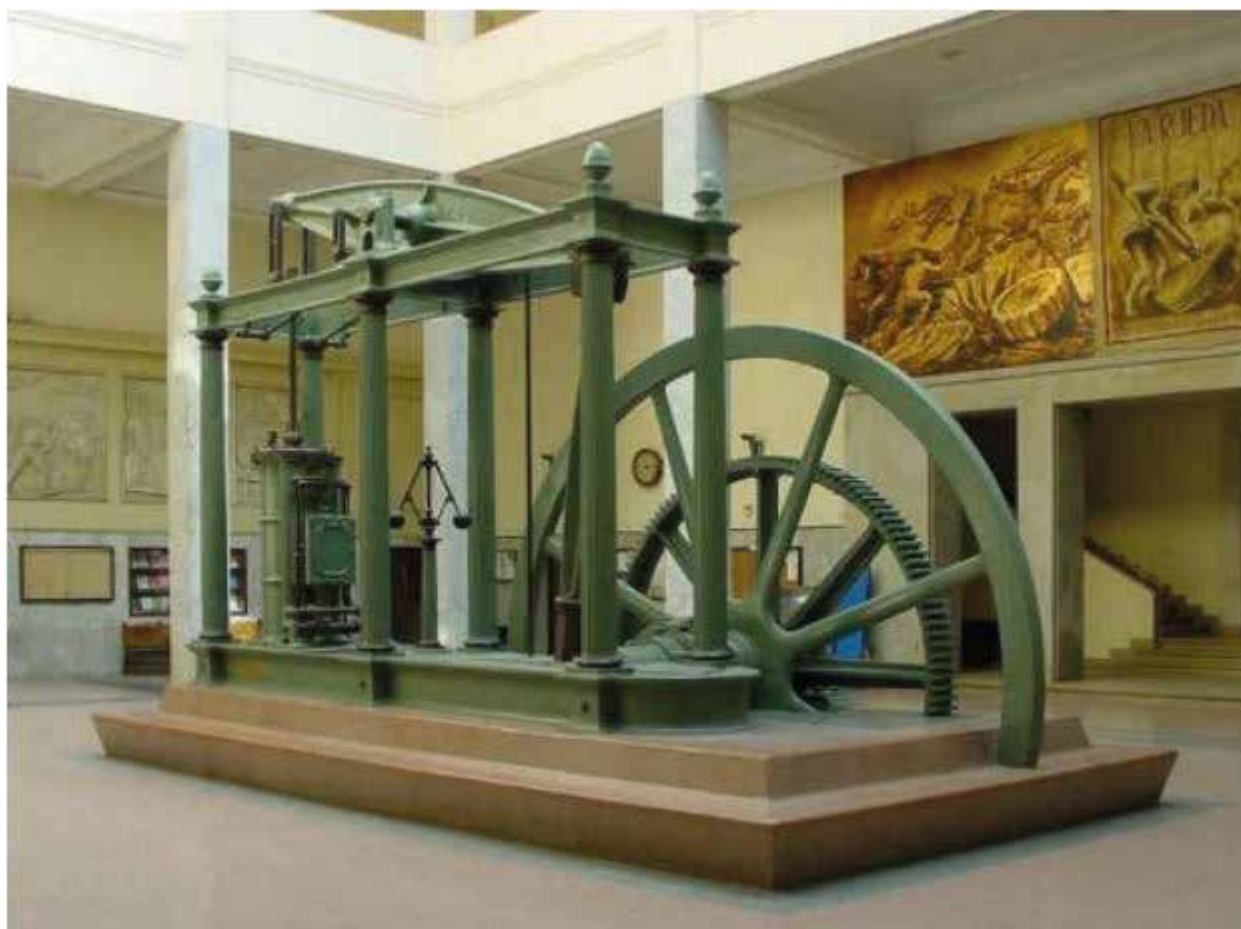
¹⁵ *Ibidem*, p. 338.

¹⁶ Leroi-Gourhan, André, *Le Geste et la Parole*, Albin Michel, Paris, 1964, p. 33.

¹⁷ *Ibidem*, p. 34.

¹⁸ *Ibidem*, p. 48.

Leroi-Gourhan est particulièrement distant avec le phénomène d'industrialisation, il observe ce moteur, cette forme d'externalisation de l'énergie humaine comme un phénomène remettant en cause la dignité des personnes : « *le siècle de la vapeur est aussi celui où l'asservissement du travailleur manuel est le plus écrasant. En effet, la machine automotrice du XIX^e siècle n'a ni cerveau, ni main*¹⁹ ».



Machine à vapeur de James Watt – Photo: Nicolás Pérez, Wikimedia Commons

Conclusion

Ce qui distingue les deux chercheurs, c'est d'abord le regard porté sur l'outil puisque Russo dit que :

*« La seule connaissance de l'outil ne permet pas toujours de savoir ni comment il a été utilisé ni à quelle fin il a servi », et que « pour les époques très anciennes, l'outil est souvent très semblable à celui des peuples « primitifs » actuels. D'où l'éclairage précieux que peut apporter à cet égard l'ethnologie à l'histoire des techniques. L'œuvre d'André Leroi-Gourhan, qui assure ce rapprochement, est de ce fait particulièrement digne d'attention*²⁰ ».

Puis il n'investit pas davantage ce champ d'étude qu'il reconnaît être essentiel. Ainsi, son ouvrage est-il non pas contradictoire avec celui de Leroi-Gourhan mais complémentaire de celui-ci. L'outil de Leroi-Gourhan ne ressemble pas à la machine-outil de Russo et leurs champs d'étude, respectifs et distincts, nous éclairent sur la place qu'ils donnent à l'homme dans l'univers de la technique et à ce titre, plus largement, dans la société.

¹⁹ *Ibidem*, 1964.

²⁰ Russo, François, 1986, *op. cit.*, p. 79.

Tous les deux s'associent pour proclamer qu'il faut s'extraire des cadres communs imposés aux objets, et de la seule analyse de leur forme ou de leur fonction. Ils font tous les deux une vraie distinction entre l'histoire et l'évolution, l'une étant chronologique et factuelle et l'autre étant logique et théorique comme l'a dit Xavier Guchet lors de sa communication.

Cependant, leurs deux manières d'approcher le sujet ne se ressemblent guère : tous les exemples de Russo sont très localisés et se ressemblent, comme s'il en manquait en somme. Il n'a pas vraiment l'art de nourrir son propos de réalités observables, à l'inverse de Leroi-Gourhan, qui part de ses observations empiriques (d'outils notamment, pour chaque zone géographique, chaque époque, peuple etc.) pour former de nouvelles idées. Russo prétend que :

« Tout en nous tenant au principe du discours universel que vise cet ouvrage, valable pour toutes les époques et civilisations, c'est surtout en Occident, à partir de la Renaissance et, plus encore, à partir du début du XVIII^e siècle, que nous envisagerons ici la création technique. »

Ceci parce que, hors quelques exceptions, c'est alors seulement que les créations techniques commencent à être susceptibles de reconstitution grâce à des documents de plus en plus nombreux, et aussi parce qu'elles offrent une richesse d'aspects et une complexité qui appellent l'attention et l'intérêt plus que les créations techniques antérieures²¹ ».

Il reconnaît là d'une part qu'il établit ses principes sur les sources exploitables dont il dispose et qu'une époque et une région donnée ont finalement sa prédilection a priori (ses exemples sont centrés sur les XIX^e et XX^e siècles et sur l'Occident). Cette citation est à mettre en regard avec ces mots d'André Leroi-Gourhan, en début d'ouvrage :

« Les faits qui vont être examinés sont pris dans un grand nombre de peuples et aux époques les plus différentes. Dans chacune des coupures techniques brille quelque groupe humain : l'Europe médiévale et l'Orient se distinguent par l'ingéniosité d'emploi des forces mécaniques et des organes de transmission, la métallurgie est bien illustrée par l'Asie mineure, l'Afrique noire et l'Indonésie, la poterie de Chine et du Japon offre des sujets particulièrement démonstratifs. Chaque technique se fixera sur un centre géographique et une époque qui permettent à la fois de dégager au mieux la richesse des procédés et la diffusion progressive des produits²² ».



André Leroi-Gourhan (1911-1986) – DR

²¹ *Ibidem*, p. 161.

²² Leroi-Gourhan, André, 1971, *op. cit.*, p. 21.

On voit que ses horizons géographiques et temporels sont beaucoup plus larges et ne se mesurent pas à la qualité des sources. Pour autant, il incarne rigoureusement son propos dans des situations qu'il connaît, avec des objets qu'il étudie scrupuleusement même s'ils sont, pour certaines époques, le seul témoin dont il dispose. Il ne renonce pas à croire que ces époques dont les témoins manquent sont des passages essentiels de l'histoire des techniques et de l'évolution des méthodes de l'artisanat. Il dit même craindre, à l'ère de l'industrialisation que Russo exalte, une régression de la main car cela mènerait selon lui à une perte inévitable de savoir, non pas sur le plan neuro-moteur mais sur le plan intellectuel, symbolique, dans le milieu intérieur de l'homme : « *ne pas avoir à penser avec ses dix doigts équivaut à manquer d'une partie de sa pensée normalement, philo génétiquement humaine*²³ ».

Ce qui fait la richesse de notre temps pour Russo le conduit à sa perte pour Leroi-Gourhan. L'industrialisation, qui est la continuité de l'ère artisanale pour Russo est en rupture avec ce qu'est l'homme pour Leroi-Gourhan. La comparaison entre ces deux acceptions de ce qu'est l'homme, et donc de ce qui l'accomplit dans son existence ou au contraire l'anéantit dans sa dignité pourrait s'élargir à la discipline philosophique.



²³ Leroi-Gourhan, André, 1964, *op. cit.*